

ANGST : ébauche d'une nouvelle recherche sur le concept d'angoisse.

Sur l'angoisse, déjà, on a beaucoup écrit (1), mais il m'a semblé plus sage de partir des deux réflexions que je considère les plus fondamentales en la matière, celle de Freud, par qui tout a commencé, et elle est fondatrice, et celle de Lacan, ensuite, ne serait-ce que parce qu'il a consacré une année entière de séminaire à la « question » de l'angoisse, et parce qu'elle est la plus récente ; d'autres lectures sont naturellement possibles, et même souhaitables, mais il faut bien commencer quelque part.

De Freud, on connaît *Inhibition, symptôme et angoisse*, qui est de 1925 (2), et nous avons le *Séminaire X* de Jacques Lacan, dont le titre est justement *L'Angoisse* est qui est de 1962-63 (publié en 2004). (3)

Relecture, donc, de ces deux textes importants, et ébauche d'un travail qui vise essentiellement à indiquer ce qui pourrait être la ligne directrice d'une recherche plus approfondie encore, puisque plusieurs questions, je trouve, n'ont pas trouvé de réponse satisfaisante...ou qui me satisfasse.

I

En ce qui concerne le texte de Freud, d'abord, je m'attacherai à énumérer les problèmes qui paraissent devoir être pris en compte et remarquerai simplement en passant comment le recours aux concepts de la seconde topique, catégories qui constituent le sujet tel que nous le concevons aujourd'hui, peuvent faciliter ou non l'approche de ce qui me paraît la seule question qui importe, à savoir, la nature de l'Autre. Car, comme avec Lacan, plus tard, si tout est dit dans ces pages, tout reste encore à lire, c'est-à-dire à interpréter par chacun en fonction de sa propre histoire. Ainsi, pour mettre en place un modèle et ne plus en parler, disons que *moi, ça et surmoi* se retrouvent chez le « sujet » où la pulsion (*ça*) a reçu un contenu spécifique (désir), sous « l'oeil » d'un surmoi qui a bien sûr tous les attributs de l'Autre. Cette précision donnée, pour l'heure, je prendrai surtout en considération dans le texte de Freud les sections IV et VIII, qui traitent directement de notre sujet, l'angoisse, ainsi bien entendu que la dernière section, IX, dite « Suppléments », sans doute la plus importante pour nous aujourd'hui, dans la mesure où Freud affine sa contribution.

A propos de la Section IV, je ferai trois remarques : la première concerne la castration, le triangle oedipien et le père. Cette section revient essentiellement sur le cas du « Petit Hans » et notamment sur « l'angoisse de castration du moi » (remarquons cependant déjà que l'allemand original ne dit ni « moi » ni « ego » mis *Ich* ; sur ce point, j'en dirai davantage plus loin), et cette référence me semble fondamentale, même si nous avons aujourd'hui une bien plus large conception que seulement génitale de ce qu'on entend par « castration ». Que l'image soit toujours d'importance et notamment pour les mâles—ce qui ne fait guère de doute—n'efface pas le fait que le terme renvoie aussi à l'idée plus générale d'annihilation, bref d'atteinte à l'intégrité de l'individu, et nous n'oublierons pas qu'elle renvoie aussi bien au génital qu'à une étape plus primitive encore dans la chronologie de la vie du sujet. C'est ainsi que nous n'omettrons pas de prendre également en compte ce qui a trait à l'oralité, au « manger », au « dévorer », à l'« avaler ». Trancher/dévorer, dirons-nous pour être le plus complet possible, précision, bien sûr, qui fait apparaître le fantasme de complétude. De ne pas être complets, d'être coupés, et de plus d'une façon, voilà bien qui devra être pris en compte quand nous parlerons de nos peurs.

Ma deuxième remarque portera sur ce qui, dans le texte, traite des relations entre refoulement et

angoisse. Certes, courageusement, Freud revient sur une première opinion et dit bien qu'il ne considère plus que l'angoisse provienne d'une transformation de la libido, « motion pulsionnelle » :

[...] je faisais l'hypothèse que j'avais reconnu le processus métapsychologique d'une transposition directe de la libido en angoisse ; c'est ce qu'aujourd'hui je ne puis donc plus maintenir. (227)

Cette « renonciation », cependant, est de courte durée, il faut le remarquer (c'est ce que Juliette Boutonier, dès 1945, note aussi, page 118, *op.cit.*), et dans la page qui suit nous voyons bien que Freud hésite quant à l'origine de l'angoisse

[...] il peut donc continuer à être exact que, dans le refoulement, de l'angoisse se forme à partir de l'investissement libidinal des motions pulsionnelles. (227)

On le voit, le débat n'est peut-être pas clos et Freud lui-même n'est pas sans nous inciter à vouloir départager les deux... théories possibles. D'un côté, cette idée que c'est le refoulement qui « fait » l'angoisse—hypothèse finalement repoussée par l'auteur mais qui le laisse tout de même hésitant, et que Juliette Boutonier signale --, de l'autre, l'idée retenue qui donne cependant à la page dont je parle (227) une allure des plus embarrassée. Qu'on en juge :

Jamais l'angoisse ne procède de la libido refoulée. (227)

et

C'est l'angoisse qui fait le refoulement et non pas, comme je l'ai estimé jadis, le refoulement qui fait l'angoisse. (227)

Mais aussi, comme on vient de le lire :

Il peut donc continuer à être exact que...

Que dire d'un tel atermolement, même voilé par une question ?

Où suis-je donc bien allé puiser l'idée de cette transposition ? (227)

Oui, où donc ? Y aurait-il là l'intuition—refoulée!--qu'une modification du modèle que Freud est en train de décrire reste possible, l'intuition d'une autre organisation de la chronologie ? Peut-être pouvons-nous relancer le débat ! Nous venons d'en voir les termes ; si nous voulons y comprendre quelque chose, il importe d'examiner point par point le raisonnement suivi.

Et donc, pour commencer, peut-on toujours soutenir que l'angoisse, jamais, ne procède de la libido ? Il ne le semble pas, on l'aura compris, même si, dans ce cas, il nous restera à expliquer par quel « mécanisme » une telle transformation pourrait se produire.

Finalement, Freud a eu raison de douter et n'a pas manqué, dans son hésitation, de poser la bonne question :

Mais comment mettre ce résultat [l'angoisse formée à partir de la libido refoulée] en relation avec cet autre, selon lequel l'angoisse des phobies [...] ne procède pas du refoulement mais au contraire provoque le refoulement ? (227)

Car telle est bien la « contradiction » que j'essaie ici de réduire--ce problème que nous pose l'hypothèse de « deux origines de l'angoisse »--, et quand Freud, en conclusion de sa Quatrième

Section, parle de possibles « dangers » *flairés* par le *Ich*, le « Je », j'y vois un encouragement.

L'hésitation de Freud peut se comprendre : tout simplement, une telle incertitude découle d'abord de la manière dont est, à ce stade de la réflexion, pensé l'inconscient (1925). Ensuite, et la remarque est plus secondaire, il semble bien que l'utilisation d'une seconde topique constituée des trois instances bien connues, si utile par ailleurs, ne soit pas ici d'un grand secours .

A propos du concept d'inconscient, il faut se demander si l'on peut encore parler sans précaution d'une force « refoulante », soit d'un mouvement qui consisterait à pousser hors de la conscience ce qui embarrasse, gêne ou menace. C'est là, certes, une description claire et juste: chasser l'irrecevable hors du conscient, mais il faut bien reconnaître que l'image ne dit pas grand-chose de la dynamique des forces mises en jeu. Freud n'est pas sans expliquer ce qui se passe et répartit les dites forces, on le sait, en trois pôles : le Moi (*Ich*), le Ca et le Surmoi, mais son schéma explique-t-il suffisamment ce qui se passe entre elles ? Peut-on aller plus loin que la structure décrite, en dire davantage sur le genèse de l'*opposition* constatée entre l'émergence, la mise en marche, disons, d'une pulsion—pour moi pas encore désir, mais seulement poussée aveugle, demande—(4) et ce qui la freine, l'empêche d'aboutir ? Grâce à tout ce que Freud nous a appris, nous devrions être à même, après une relecture attentive de ses deux articles sur le refoulement et sur l'inconscient (1915), puis de ses réflexions sur l'angoisse dans *Inhibition, symptômes et angoisse*, de 1925, de construire sinon un nouveau modèle, du moins de préciser, au sein de la même structure, la nature des entités à la source des mouvements qui habitent—agitent—nos âmes. Il semble bien en effet que l'analyse fine de ce qui se passe lorsqu'entre en jeu ce mystérieux mouvement de l'âme qu'est le refoulement nous aide à donner plus de consistance encore au concept d'inconscient.

*

Dans deux articles précédents, (5) j'ai déjà montré comment on peut enrichir le modèle freudien. Je ne peux faire mieux ici que tenter d'améliorer ce que j'ai écrit là, reprenant ma lecture, ligne après ligne, des travaux de Freud, ceux de 1915 et celui de 1925.

Tableau Numéro Un : *une opposition*, je viens d'utiliser le mot, c'est le sens de la remarque de Freud dans son texte de 1915 sur le refoulement :

Ce peut devenir le destin d'une motion pulsionnelle que de se heurter à des résistances qui veulent la rendre inefficace. (190)

Ainsi débute « Le Refoulement ». D'un côté une « pulsion »--je garde *désir* pour plus tard--, de l'autre ce à quoi elle se *heurte*, idée que *Widerstand* exprime bien, soit ce mur, pour moi « la barre », clé de voûte ou plus exactement élément premier qui fonde la pensée psychanalytique et qui a fait dire à Lacan que ça « ratait » toujours. Bref, on le verra, allusion à notre incomplétude originelle. (6) Mais continuons. Voici ensuite comment, avec un peu plus de précision, est décrit le refoulement, en fonction de cette structure d'opposition :

Il nous est alors enseigné que la satisfaction de la pulsion soumise au refoulement serait bien possible, et qu'elle serait aussi, chaque fois, empreinte de plaisir, mais qu'elle serait incompatible avec d'autres revendications et desseins [...]. (190) (7)

Mais quelles « autres revendications et desseins » ? Au fond, si nous voulons que « incompatibilité » en dise plus que l'incomplétude à laquelle je viens d'avoir recours, il faudra donner à ce terme un statut plus précis. Pour l'heure, nous en sommes encore à cette idée platonicienne--bien commode ma foi pour expliquer tous nos malheurs et tout de même pas si erronée--qui parle de cette moitié qui nous « manque » : la faute est à la barre, voilà tout. C'est ce

que Freud--toujours dans le travail de 1915 sur le refoulement que je vais utiliser encore pendant un moment pour tenter de proposer un modèle--dit à peu près: « refoulement et inconscient sont corrélatifs ». (191)

Voici mise en avant, ainsi, la notion d'un refoulement originaire :

Nous sommes donc fondés à admettre un refoulement originaire [*Urverdrängung*], une première phase du refoulement, qui consiste en ceci que la prise en charge dans le conscient est refusée à la représentation psychique [...] (8) de la pulsion. (191)

Il faut cependant aussi prêter attention à ce qui suit immédiatement et remarquer de quelle façon Freud définit ce « refoulement originaire » : il s'agit, écrit-il, d' « une première phase du refoulement » et il parlera au paragraphe suivant d'un « deuxième stade du refoulement, le refoulement proprement dit », précisant encore quelques lignes plus bas que « Le refoulement proprement dit est [...] un post-refoulement. »

Voilà, il y a deux temps, une chronologie, et l'intuition de Freud est tout à fait remarquable. Et c'est aussi l'intuition que son modèle, en l'état, n'est peut-être pas aussi satisfaisant qu'il le souhaiterait, même si dans la correction qu'il apporte un peu plus bas bien des ambiguïtés subsistent, je vais le souligner :

Au demeurant on a tort de ne mettre en relief que la répulsion qui, venant du conscient, agit sur ce qui est à refouler. On prendra tout autant en considération l'attraction que le refoulé originaire exerce sur tout ce avec quoi il peut se mettre en liaison. (191)

Voici l'ébauche d'une amélioration—correction?—qui prend tout son sens pour nous presque cent ans plus tard: je peux tenter de le dire, s'il y a bien « répulsion », il n'est plus guère possible d'en rendre le « conscient » responsable et c'est inconsciemment que s'organise le mouvement d'âme que Freud décrit ici : répulsion mais également *attraction*, et c'est ce qui me paraît important. (9) Introduire ainsi un nouveau facteur témoigne d'une intuition remarquable de la part de Freud, peu importe si cette intuition ne fut pas ensuite suivie, elle nous aide à perfectionner le modèle initial. Que dit la suite immédiate ?

Il est vraisemblable que la tendance au refoulement n'atteindrait pas sa visée si ces forces n'agissaient ensemble, s'il n'y avait pas un refoulé préalable qui soit en mesure d'accueillir ce qui est repoussé par le conscient.

Là encore, il faut interpréter, aller un peu plus loin, bref lever les ambiguïtés. Par « ambiguïtés », je fais allusion à cette « répulsion » qui viendrait « du conscient » et agirait « sur ce qui est à refouler » ; c'est une vue, je pense, qui ne peut plus être retenue aujourd'hui ; il n'y a rien de conscient dans ce mouvement secret qu'est le refoulement et qui, justement, nous échappe. Quant au « refoulé préalable », il semble bien que l'expression puisse être lue comme une simple représentation de la barre à cette époque ; c'est en tout cas de cette manière que je l'interprète, cause et non effet. (10) Ce qu'il faut par contre retenir c'est le jeu entre *répulsion* et *attraction* où déjà se devine la dualité que je tente de souligner entre une « barre » qui empêche, interdit et par ailleurs une...influence qui conditionne—tenons-nous en là pour le moment—le passage fantasmatique de cette même barre. C'est ce que le présent travail s'efforce de définir avec le plus de précision possible, soit la fonction de chacune de ces deux instances : barre et libido.

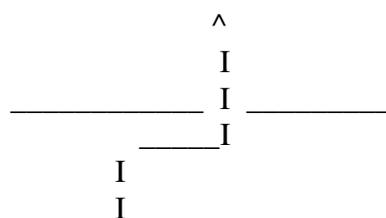
Ainsi pouvons-nous accepter l'image qui décrit le refoulement comme « une pression continue » (194) dans la mesure où ce qui est aussi dit de l' « investissement » préfigure ce que nous pouvons

comprendre aujourd'hui du désir et de cet Autre dont parlera Lacan. L'articulation entre Autre et désir est encore à faire, certes, mais l'idée d'un sujet « attiré » dans une voie donnée prend ici tout son sens. Sans doute pourrions-nous dire la même chose du « contre-investissement » auquel a recours le modèle initial. Il y a dans le texte de Freud quelques passages—de la page 191 à la page 195--que nous pouvons analyser en gardant à l'esprit tout ce que la psychanalyse nous a appris depuis. Parlant d'inconscient et de refoulement, Freud raisonne en termes quantitatifs, en termes d'énergie (voir par exemple: « montant déterminé d'énergie psychique »), sa vision est dynamique et n'a rien d'inexact ; y ajouter une analyse qui prend en compte le mécanisme de la représentation peut cependant l'enrichir considérablement ; que l'on relise les passages que je viens de mentionner, ils apparaîtront alors comme le moment d'une recherche où déjà s'esquisse tout ce qui est du registre de la représentation. Freud le dit bien au reste et on vient de le lire : « *On prendra tout autant en considération l'attraction que le refoulé originare exerce sur tout ce avec quoi il peut se mettre en liaison.* ». « Liaison », oui, attraction qui va du désir à un symptôme qui le signifie, le tout prenant son énergie de la pulsion aveugle, même si cela n'est pas encore clairement expliqué. (11)

Que trouvons-nous en effet à la page suivante sinon des considérations sur ce qui *figure* le désir inconscient ? « Représentation de la pulsion », « formes d'expressions extrêmes », « déformations », « traduction », *parole* à vrai dire, bref tout l'arsenal des mécanismes que la structure de la métaphore résume parfaitement :

Il peut même se faire, comme nous l'avons vu dans la genèse du fétiche, que la représentation de pulsion originelle ait été décomposée en deux morceaux, dont l'un succomba au refoulement, tandis que l'autre, précisément à cause de cette intime connexion, connut le destin de l'idéalisation. (193)

Ici, certes, l'articulation entre « refoulement originare » et « refoulement proprement dit » n'est plus recevable, pas assez clairement élucidée, disons, mais la structure qui se dégage facilement de cette description est bien en harmonie avec ce que la découverte psychanalytique a de plus novateur et par conséquent, ce qui n'est guère étonnant, tout à fait « freudienne » : il y a la *barre*—qui définit le registre de l'inconscient--, et il y a la *pulsion*, tout aussi inconsciente mais qui se manifeste (elle a un « contenu » : *désir*) et qui voudrait forcer l'entrée tel cet « intrus » dont parle Freud deux pages plus loin, enfin il y a le « morceau » qui réussit à passer (à condition qu'il soit suffisamment voilé, déguisé, bien sûr, et on peut dire représentation symbolique d'un désir demeuré inconscient). Je vois là une figuration de la sublimation, bref une allusion à la représentation, *parole*. Le schéma n'est pas nouveau, il est même déjà chez Freud à propos du rêve (12) ; il illustre tout à fait l'opposition entre conscient et inconscient et, surtout, ce qui est bien plus clair aujourd'hui, les conditions du passage de ce représentant du désir, voilé, hallucinatoire, toujours. (Dire hallucinatoire signifie naturellement que ce « passage-qui-n'en-est- pas-un » n'est pas un passage dans le Réel ; Lacan a assez insisté sur ce fait que le Réel demeure hors de portée ; ce qui est réel par contre ou en tout cas dans la réalité, ce sont bien les effets, tout symboliques qu'ils soient, de ce passage fantasmé. La psychanalyse, au fond, ne s'occupe pas d'autre chose, ou devrait...)



On l'aura compris, nous nous acheminons vers la construction d'un modèle à deux étages—ce à quoi j'ai fait allusion lorsque j'ai parlé de « chronologie »-- : il y aurait le registre de la barre, à savoir

notre incomplétude, et le registre d'un désir refoulé, désir étant ici à entendre non plus comme pulsion, force aveugle, mais comme contenu spécifique, fantasmatique, et pour tout dire, je le répète, symbolique. Au reste, Freud a bien conscience qu'il faudrait distinguer deux temps, deux niveaux (le chiffre « deux » revient plusieurs fois à partir de la page 193), et même si cette intuition n'est pas suivie jusqu'au bout dans l'article sur le refoulement, elle nous est une indication précieuse dans notre recherche sur les origines de l'angoisse.

L'observation clinique nous oblige maintenant à *décomposer* ce que nous avons, jusqu'à présent, conçu de façon unitaire, car elle nous montre que quelque chose d'autre, qui représente la pulsion, entre en considération à côté de la représentation, et que cet autre chose connaît un destin de refoulement qui peut être tout à fait distinct de la représentation. (195. *C'est moi qui souligne*)

Nulle part il n'est dit, certes, qu'il pourrait y avoir deux moments dans la genèse de l'angoisse, mais Freud, dans une recherche qui a trait à « la transformation des énergies psychiques des pulsions et affects en angoisse » (196), n'est pas sans se demander « s'il n'y a qu'un seul mécanisme du processus de refoulement ou s'il y en a plusieurs. » Il est vrai qu'il ne parle pas directement d'angoisse ici, mais puisque la thèse qu'il défend semble bien être que l'apparition de l'angoisse est liée au refoulement, rien ne nous interdit d'utiliser pour notre vérification une conception qui distingue deux moments dans le refoulement. Dans l'article déjà mentionné, « Relire Freud : l'inconscient », aux pages 162-165, j'ai montré comment nous pouvions, sur le conseil de Freud, « décomposer » ce qu'il a appelé « contre-investissement » : « [...] il y a le moment de la rencontre de la barre, et il y a le temps où le désir inconscient revient, retourne masqué, et ce n'est pas la même chose ! ».

A la suite de Lacan, nous pouvons esquisser une réponse à la question qui porte sur les origines de nos angoisses, j'en ai déjà parlé. Ici, je voudrais apporter quelques précisions supplémentaires. La thèse soutenue est qu'il semble bien que l'on doive distinguer deux moments dans la survenue de l'angoisse, celui devant la barre que l'on dénie, puis, deuxièmement, celui, tout individuel cette fois et qui peut ou non se produire--je veux dire qui n'est pas seulement structurel mais est propre à chaque individu, qui lui est spécifique--, moment de refus, donc, rébellion possible face à la loi inconsciemment imposée. Cette loi, que j'ai appelée seconde par rapport à la première que constitue la barre, résulte de l'inscription, « lettre », qui va constituer le sujet tel que le comprend la psychanalyse et qui n'est rien d'autre que l'environnement du sujet dans sa vie d'enfant ou même de petit enfant. La remarque est banale, je sais, et pourtant c'est bien de cette façon que les choses ont l'air de se passer, si difficiles à déceler en fait parce qu'il s'agit d'une inscription (13) où ce qui est conscient chez les uns et des autres ne joue *absolument* aucun rôle.

Dans « Variations sur le thème du désir cher Freud et Lacan », mes petits dessins tentaient d'illustrer les deux mouvements en question : la réaction du tout petit enfant face à la perte de la totalité qui survient à la naissance même, c'est-à-dire sa réponse agressive à un refus--c'est mon interprétation de ce que Lacan a appelé « loi du père », instance tierce dans la relation enfant-parents--, refus qui fait naître en lui ou elle une réaction agressive, puis cette idée de la possibilité d'une rétorsion, d'un retour sur lui ou elle de sa propre colère. Ce serait là une première modalité de l'angoisse, peur d'être détruit ou simplement non-aimé--mais il n'y a pas loin de l'un à l'autre--, terreur d'être abandonné, « désaide », *Hilflosigkeit*, bref terreur que peut-être se répète la première perte fondamentale, béance, saut dans le vide. A côté de cela, cependant, il faut distinguer une seconde loi, soit ce qui équipe notre sujet face à la perte originale. (Cette loi n'est pas forcément de destruction, et je crois même qu'elle est plus constructive que destructive, puisqu'après tout nous sommes là, malheureux de n'être pas complets, certes, névrosés ordinaires qui souffrons de n'être pas idéaux, mais à qui il reste, depuis Freud au moins, qui en a fait la théorie, la possibilité de réussir le deuil d'un état idéal rêvé qui aurait précédé notre naissance. Que mon bel optimisme naïf

ne change rien à l'affaire, j'en suis bien conscient, et il est vrai que sont nombreuses les exceptions à cet état moyen que je décris. Malheureusement. Il reste que c'est sûrement de cette seconde loi dont je parle—désir de l'Autre—que dépend notre plus ou moins bonne réponse au tragique de nos vies.)

Deux lois donc ou, si on veut, deux moments distincts de la loi, le structurel et l'individuel. Comme l'ont montré les schémas dans l'article mentionné, l'hypothèse proposée est simple et distinguée, après la rencontre tragique de la barre, condition nécessaire mais non suffisante à l'expression des fantasmes, ce que le sujet fait de son insurmontable incomplétude ou encore, et c'est là que Lacan nous aide, la manière dont « on » lui dit de désirer. Que cet aspect de la théorie (14) a besoin de plus d'un éclaircissement cela ne fait guère de doute, car on ne peut plus dire que le refoulé originaire—pour moi la barre, on l'a compris--est l'agent principal du choix de signifiant (liaison) : tout simplement, il est la cause générale nécessaire, structurelle, à partir de quoi la sublimation—différente pour chacun—va chercher une voie pour se signifier. (Voir l'expression utilisée par Freud page 192 : « traduction consciente de la représentation ».)

Je résume, et reviens sur des schémas déjà proposés, on voudra bien excuser la répétition: entre refoulement et libido, il y a bien un lien, mais, dans la chronologie, il faut inverser les facteurs. Premièrement, surgissement de la *libido*, c'est la vie, soit l'énergie par quoi on voudrait dépasser l'interdiction de complétude que représente le mur de la *barre*, ensuite, face à cette interdiction, *déni* et *agression* dirigée contre l'instance refusante, à la suite de quoi apparaît la *terreur* que cette agression ne soit retournée contre son auteur. Tout cela, au fond, est presque dit dans l'histoire du petit Hans, et nous pouvons aussi nous remémorer les écrits de Freud sur le narcissisme et par conséquent sur le *refoulement*.

Je voudrais...	-----> III
NON !	<----- III
Je te hais!	-----> III
Oublie ce que j'ai dit, je regrette.	<----- ? III

C'est l'angoisse qui conditionne ce dernier mouvement de refoulement, la peur que l'agression dont le sujet est l'auteur se retourne contre lui. Ainsi, face à la barre, se clôt le premier Acte.

Qu'il n'y a pas disparition de la libido—désir de vie—nous le savons bien puisque nous continuons à rêver que l'interdiction de passer de l'autre côté du mur peut être levée, deuxième temps, nouvel Acte. C'est tout le génie de Freud d'avoir décelé cette dimension du désir, le sens de cette course folle vers l'idéal, et, surtout, d'avoir su dessiner le tracé de ce détournement, *sublimation*. Vient ensuite l'Acte final, le troisième : passage fantasmé de la barre, chemin qui va, sur mon dessin, de *a* à *b*.

-----> III		^
i III		i
i III		i
<i>a</i> -----> <i>b</i>	ou	_____i_____
III i		i
III i		i
III i		i
		^

Et parce que nous parlons, soit « représentons », nous ne serons guère étonnés que le trajet de ce passage ait la structure de la métaphore, qui est aussi la structure du rêve : figuration du fantasme ou encore nature fantasmatique de la figuration. Tout cela, nous pouvons le lire dans le texte de Freud

sur le refoulement sans qu'il faille du reste beaucoup lire entre les lignes. Il y a quelques questions dans ces lignes, mais la réponse n'est jamais très loin de la question, cela, nous l'avons appris. Aussi une lecture attentive nous permet-elle de faire un pas de plus.

Ainsi, lorsque Freud s'interroge page 197 sur le « mécanisme » qui expliquerait l'apparition de ces « formation[s] de substitut » (où nous pouvons voir la sublimation à l'oeuvre) et se demande s'il y aurait « plusieurs mécanismes à différencier », il ne fait rien d'autre que poser une question sur la nature même du détournement qu'il a lui-même mis à jour. Dans cet important passage qui commence par une affirmation : « Nous savons [...] que le refoulement laisse derrière lui des symptômes », Freud formule ensuite une question que je trouve centrale : « Le mécanisme de la formation de symptômes recouvre-t-il celui du refoulement ? ». Après un premier point acquis, donc, qui fait du détournement, un *effet* du refoulement, cette question sur la nature même de ce détournement, bref sur la nature de ce qu'il faut bien appeler la symbolisation, sa signification. Les réponses aux deux questions sont en fait données dans le texte, avec prudence.

« Plusieurs mécanismes ? »

Ce en faveur de quoi la vraisemblance semble parler pour l'instant, c'est que les deux divergent grandement, que ce n'est pas le refoulement lui-même qui crée formations de substitut et symptômes, mais que ces derniers, en tant qu'indices d'un retour du refoulé, doivent leur apparition à de tout autres processus.

C'est l'évidence, refoulement et formation de symptômes sont à différencier, il y a la barre et il y a la sublimation. Condition nécessaire à la formation d'un substitut, réponse à la barre, le refoulement n'est cependant pas une condition suffisante, il faut un autre processus. Au passage, naturellement, on aura remarqué « indices » qui ne paraît guère faire de différence entre formations de substitut et symptômes. (15)

Après le premier processus, rencontre désespérante avec la barre, voici le second, ce que j'ai appelé trajet de la symbolisation. Mais « trajet » de quoi ? Qu'est-ce qui est là transporté, déplacé, et peut-on considérer « symptômes » et ce que Freud appelle « formation de substitut » comme une seule et même chose ? C'est la seconde question et elle contient presque la réponse : « *Sommes-nous [...] en droit de faire coïncider formation de substitut et formation de symptôme* » ? La même réponse, au reste, est également donnée par l'écriture, tant Freud fait de symptômes et de substitut un complément unique, « indices », on vient de le voir, qui « doivent leur apparition à un tout autre processus. » (16) Oui, il semble bien que nous... « soyons en droit... ». Tel est le « contenu », peut-on dire, de la *sublimation*, détournement qui va de *a* à *b* ; après les considérations dynamiques ou énergétiques—et aujourd'hui on doit pouvoir dire neurologiques-- qui portent sur ce mouvement, il y a ce qu'il « véhicule », *signes*, dirons-nous, d'un désir inconscient.

La conclusion est on ne peut plus claire, c'est de la signification des fameux indices qu'il va falloir à présent s'occuper en priorité :

Il semble même à propos de soumettre à l'investigation les mécanismes de la formation de substitut et de symptôme avant ceux du refoulement.

Et tout de suite, Freud répétera :

Il est clair que la spéculation n'a, ici, rien de plus à chercher, mais qu'elle doit être relayée par l'analyse soignée des succès du refoulement, observables dans les névroses prises une à une.

*

Nous savons maintenant que la poussée de la libido est soumise à un premier refoulement qui se résout ensuite en un passage hallucinatoire de la barre, seconde poussée, persistance de la pulsion, second moment, et je dirai « désir », parce que cette fois il y a un contenu donné—c'est bien le cas de le dire--, contenu que l'histoire de chacun ou de chacune est venu accrocher à la poussée originelle. C'est ce contenu « accroché », qui fait de chacun de nous un *sujet* particulier.

Quant aux « succès du refoulement » dont parle Freud ci-dessus, si nous ne voulons pas que le terme nous égare, il nous suffira de nous souvenir de ce que nous avons appris et il apparaîtra alors qu'il ne peut guère s'agir là que de ce que l'analyse trouve en fin de course du détournement, trajet de la symbolisation : résultat du déplacement et de la condensation ou encore métonymie et métaphore ; rien d'autre à vrai dire que ce dont on parle depuis Lacan, oui, rien d'Autre. Tout ceci est vraiment très simple (depuis que Freud l'a découvert!) ; ce qui l'est par contre beaucoup moins c'est que si le refoulement—soit la rencontre avec la barre—est un effet incontestable de cette rencontre, l'étape qui suit et que je tente de définir, et qui est le lieu où le sujet se signifie, peut difficilement être toujours considérée comme un « succès ».

Tout le débat est là, au fond, on le verra plus loin. Quant à ce qui concerne l'angoisse--qui est liée, cela aussi on le verra, à ce deuxième moment du refoulement dont je parle--, les sections qui suivent immédiatement ne le font pas véritablement avancer. (17) Certes, bien des éléments de l'argumentation de ces sections V,VI et VII sont riches de promesse, indices qui pourront plus tard trouver leur place dans un modèle plus achevé, mais la recherche ici semble piétiner. Sans doute l'utilisation de la notion de « moi » dans la discussion brouille-t-elle quelque peu les pistes. Bref, retenons de ces trois sections ce qui nous semble pour le moment indiscutable et poursuivons notre quête. (Disons, d'une manière tout à fait sommaire, que la cinquième section s'intéresse à la formation du symptôme et souligne justement son caractère de « substitut » par détournement, que la sixième insiste à juste titre sur le rôle « moteur » de la peur de la castration dans le refoulement, et que la septième--qui voit aussi dans « la formation de la phobie » le remplacement d'un danger par un autre—conforte l'idée d'un lien fort entre castration et perte d'objet, le « danger de castration » étant conçu « comme la réaction à une perte », à la « séparation » d'avec la mère ».)

C'est avec la Huitième Section du texte de Freud qu'apparaît en fait la réponse, une partie des réponses, à la question--quête-- que nous nous posons encore aujourd'hui sur la nature de l'angoisse, je veux dire, précisément, sur ses causes profondes. La démarche du raisonnement est souvent embarrassée, mais l'essentiel est bien là, à décoder, disons : on y passe de l'affect—résultat de la condition d'angoisse—à ce qui paraît bien être la cause de cet état, soit l'émission d'un signal annonçant un danger. Tout cela est maintenant connu, de même qu'est connu, je pense, la nature du danger redouté dont l'angoisse serait le signal. L'angoisse est en effet décrite comme la réaction à « un état de danger » et ce danger est identifié à la peur d'une perte fondamentale, soit la séparation d'avec la mère-objet-d'amour, ce qui conduit sans trop de difficulté à la peur de la perte d'une partie de soi-même. Synthèses de ces malheurs redoutés, les notions de castration et, surtout, de désaide—cet état du nourrisson abandonné—complètent utilement le tableau.

A ce tableau, pourtant, il manque quelque chose, et Freud a pu en être conscient :

Nous avons suivi sa transformation [*de la situation de danger*]
de la perte de l'objet maternel jusqu'à la castration et nous voyons que le pas
suivant est causé par la puissance du sur-moi. (255)

La remarque, malheureusement, s'arrête là et c'est bien ce qui manque. On l'aura compris, je fais allusion à la question qui touche au retour de la situation d'angoisse, à sa répétition, et là, le recours à la puissance d'un sur-moi persécuteur, tout fondé qu'il soit certes, ne constitue qu'une demi

réponse.

Heureusement, le discours qui fait suite à cette introduction du sur-moi (bien à propos, il faut le dire, mais pour moi raccourci trop commode), va nous aider à formuler notre propre réponse à la question et pourra clarifier le débat. Ce raisonnement est embarrassé, je l'ai dit, surtout à la page 256, et c'est sans doute le signe de la difficulté du problème que pose le refoulement.

J'ai déjà mentionné les « deux cas » distingués par Freud ; il y revient très clairement dans cette page, parlant des « refoulements les plus précoces » puis de « la majorité des refoulements ultérieurs », paraissant aussi indiquer—c'est là mon hypothèse—que les deux sont « motivés » par des déterminations différentes. (18) Cela reste cependant une allusion rapide et à vrai dire on trouve ici peu de chose touchant ces déterminations ; essentiellement, l'accent est mis sur la nature des « situations de danger » qui menacent le « moi ». Ce sont ces dangers que l'angoisse *signale*.

Comment passer de la nature des dangers—abandon, castration, perte d'amour—à ce qui explique l'apparition de ce qui les signale, bref à leur raison d'être? J'ai déjà proposé une esquisse de modèle dans une réflexion sur le concept d'inconscient (19), c'est ce modèle que je tente de construire ici à nouveau, l'idée centrale reposant sur la distinction entre refoulement face à la barre et refoulement face à ce qu'on peut bien appeler, après Lacan, loi de l'Autre.

C'est là que la distinction de deux moments différents lorsqu'on parle de contre-investissement importe ; à négliger d'analyser avec soin ce qui en vérité est un changement de statut, et à parler sans précaution de « refoulement », nous occulterions ce second moment décrit par Freud. Qu'il ait continué à l'étiqueter « contre-investissement » ne change rien à l'affaire : il y a le moment de la rencontre de la barre, et il y a le temps où le désir inconscient revient, retourne masqué, insiste, et ce n'est pas la même chose ! (*Gradiva*, Vol. VIII, N°2, 165)

Si je parle de deux *moments* avec tant d'insistance—au-delà de l'intérêt personnel que je pourrais avoir dans cette recherche sur l'angoisse--, c'est que déjà j'en trouve la trace dans l'ouvrage que nous analysons et tout particulièrement dans la section VIII. C'est du reste dans cette partie que Freud semble approcher d'une conclusion : « Il est temps, écrit-il, de faire le point de nos réflexions. ». (247) (Ce qui soit dit en passant ne l'empêchera nullement de terminer son étude par quatorze pages de « Suppléments » !)

Nous voici donc de retour à notre face à face originel avec la barre, mais aussi, comme je viens de le signaler, à ce qui fait suite à cette première rencontre tragique, non seulement seconde poussée, mouvement inconscient où nous oublions la barre, déni, mais aussi pulsion qui maintenant a un sens, « investissement libidinal », dit Freud, bref *sublimation*, c'est-à-dire « désir ».

Alors, où est l'angoisse là-dedans ? Toute l'angoisse. Oui, où donc ? Je veux dire : s'il n'y a pas seulement la barre, inévitable, bien sûr, et l'angoisse qu'elle détermine, mais « autre chose » encore, d'où provient cette part d'angoisse qui ne semble pas lui revenir? Parce que, finalement, c'est bien cela aussi qui devrait nous intéresser ! Dans un premier temps, nous l'avons vu, ce fut la peur que notre propre réaction agressive face à la barre ne se retourne contre nous, ne nous revienne avec force. Ceci semble acquis. Et ce qui est acquis, aussi, c'est la nature de la « sanction » qui menace le sujet s'il ne se plie pas à la loi : que ne se répète la perte subie lors de notre naissance, sanction qui punit notre persistance à rester aveugles à la barre. Nous serions « punis » parce que nous refusons cet interdit de complétude qu'est la barre, la sanction, ce serait cela. Voici où nous en sommes, où Freud en est, plutôt, à la fin de sa huitième et avant-dernière section. Mais sur l'autre partie de ce que l'angoisse peut être, sur un deuxième aspect de la loi, peu de choses, des indices seulement. Ensuite, il y aura encore deux Sections et, surtout, le « Supplément ». Qu'allons-nous y

trouver de nouveau ?

(à suivre)

NOTES

1. Le sujet est vaste, on ne peut tout citer ; je me limiterai au texte bien connu de Freud , *Inhibition, symptôme et angoisse* (publié en Allemand en 1926), que je commenterai longuement, ainsi que du *Séminaire X* de Jacques Lacan, déjà commentaire du texte de Freud. Il faut toutefois également mentionner l'ouvrage d'Otto Rank, *Le Traumatisme de la naissance* (1924) (Paris, Payot, 1968), que Freud cite plusieurs fois, et pour nous, en France, de Juliette Boutonier, *L'Angoisse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1945.
2. Sigmund Freud, *Oeuvres complètes*, Vol.XVII, Paris, Presses Universitaires de France,1992, 203-286.
3. Jacques Lacan, *Le Séminaire X, l'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004.
4. Cette poussée, pour moi, on peut l'appeler envie de vivre, soit désir de désir, et aussi bien : *libido*.
5. « Relire Freud : l'Inconscient », *Gradiva*, Volume VIII, N°2, 2005, 153-167, et « Freud on 'Repression' and on 'the Unconscious' », *Literature and Psychoanalysis*, ISPA, Lisbon, Portugal, 2008, 79-90.
6. Cf. ce que j'écrivais dans l'article de *Gradiva* (2005), page 159 : « Le ' Non ' qui n'est rien d'autre que ce que la barre oppose au désir inconscient, c'est-à-dire encore ce désir barré (premier signifié du signe « Contre-investissement »), peut être considéré comme une « poussée » qui ne perd rien de sa force et qui va utiliser cette force, précisément, sinon pour atteindre son objet (puisqu'il ne peut passer la barre), du moins pour contourner l'impossibilité. C'est là, bien évidemment, un des aspects du symbolique, soit notre second signifié. »
7. Pour ne pas alourdir le débat, ici, je passe sur ce conditionnel (*serait*), mais il est bien évident que cela appelle un commentaire, commentaire tout à fait dans la ligne développée pas *Au-delà du principe de plaisir*, cette pointe la plus avancée de la pensée de Freud. On notera en passant combien Freud se soucie de chronologie, de l'ordre d'entrée en scène des « facteurs ».
8. J'ai omis : « représentance de représentation » qui correspond à l'Allemand *Vorstellungsrepräsentanz*, parce que tout un débat serait nécessaire, là aussi, pour montrer en quoi ce terme difficile correspond finalement bien à la distinction que j'essaie d'établir entre la barre originelle et le désir de l'Autre, thème du présent travail.
9. C'est tout le sens de mon travail sur l'inconscient et le refoulement, par exemple dans « Variations sur le thème du désir chez Freud et Lacan, *Gradiva*, Volume XII, N°2, Printemps 2012.
10. On trouve, page 194, une représentation claire des deux forces qui s'opposent : « Il nous est permis de nous représenter que le refoulé exerce, en direction du conscient, une pression continue, qu'il faut tenir en équilibre par une contre-pression incessante. ».
11. Et que ce soit le schéma de la métaphore est loin d'être sans intérêt.
12. J'ai utilisé ce schéma du trajet de la représentation (soit le passage hallucinatoire de la barre grâce à une déformation-voilage-sublimation) dans plusieurs autres travaux déjà. C'est la traduction graphique la plus exacte et la plus directe que je connaisse de la découverte freudienne, l'idée qui

organise toute la recherche de Freud dès *Die Traudeutung* et avec laquelle je me suis mis en marche—*Le Texte du Désir*—sûrement inspiré, il semble me souvenir, par Norman Holland aux Etats-Unis.

13. C'est ici que tout ce qui touche à l'identification pourrait présenter un grand intérêt.

14. Au reste esquissé tout au long du *Séminaire* : cela commence par le « Graphe » et le modèle s'améliore de plus en plus jusqu'aux dernières années

15. Cf. page 199 : « [...] comme formation de substitut—et en même temps comme symptômes-- ».

16. Quant à cet « autre processus », Freud lui fait bien une place à part et, à la fin de son raisonnement, se résout à le reconnaître, « par anticipation », précise-t-il : « [...] en fait le mécanisme de refoulement ne coïncide pas avec le ou les mécanismes de la formation de substitut. » (197)

J'ai discuté du problème de la représentation de la pulsion dans « Freud on 'Repression' and on 'the Unconscious' », *Literature and Psychoanalysis*, 2006. Voir par exemple la page 84 de cet article, dont je traduis le passage suivant : « Ainsi, dès le départ, [Freud] distingue la pulsion [*Trieb*] et sa présentation [*Vorstellung*], et je tiens cette précaution pour plus importante qu'il n'y paraît si nous voulons comprendre tout à fait *Vorstellung* et *Repräsentanz*. Voir par exemple : ' Une pulsion ne peut jamais devenir objet de la conscience, seule le peut la représentation qui la représente. ' (*Ein Trieb kann nie Objekt des Bewusstseins werden, nur die Vorstellung, die ihn repräsentiert.*) (*Oeuvres Complètes*, Vol. XIII, 216.) » En fait, tout le paragraphe, page 216 dans le texte de Freud, reprend plusieurs fois cette idée.

17. Cf. : « Il est presque humiliant qu'après un si long travail nous rencontrions toujours et encore des difficultés dans la conception des faits les plus fondamentaux, mais nous nous sommes proposés de ne rien simplifier et de ne rien dissimuler. » (241)

18. Cf. : « [...] en fait, les refoulements vraisemblablement les plus précoces, comme la majorité des refoulements ultérieurs, sont motivés par une telle angoisse du moi devant tels ou tels processus dans le ça. Nous différencions de nouveau ici, à juste raison, ces deux cas [...] ». La distinction *précoces/ultérieurs* est tout à fait claire, tandis que ce qui touche aux causes, *tels ou tels processus* l'est beaucoup moins ; ce sont ces causes-là, justement, qui nous intéressent.

19. « Relire Freud : L'Inconscient », 153-167.